

PAROLES D'ÂNE

Aujourd'hui, la foule est là, comme pour m'accueillir. Des hommes et des femmes tendent les mains pour me toucher, ils jettent sur le sol leurs habits pour me faire un chemin plus doux, des enfants crient à tue-tête et balancent sur leur tête de longues branches arrachées aux arbres qui longent la route. Un peu plus loin, à distance, des hommes sérieux se consultent, se parlent aux creux de l'oreille — je ne les entends pas bien sûr, à cause du bruit de la foule, mais je comprends qu'ils sont en colère et que d'ici peu les choses tourneront mal. Ce n'est pas moi qu'on accueille, mais celui que je porte sur mon dos. Ce n'est pas moi qui provoque cette colère, mais celui qui m'a fait chercher dans mon pré.

Moi, avec ma robe grise et mes deux longues oreilles, tout le monde sait qui je suis : un âne. Mais oui, un âne et fier de l'être. Un âne, ce n'est peut-être pas beau, ni grand, ni fort, mais ça a son caractère, ses idées et son orgueil. Un âne, ça ne se laisse pas dresser facilement. Il résiste l'âne et ne fait que s'il le veut bien. Et il le faut bien, car la vie d'un âne n'est pas toujours belle et tranquille : monter et descendre puis monter et descendre pour monter encore et descendre encore,

porter, tirer et attendre, et s'ennuyer. Non, la vie d'un âne n'est pas facile, d'autant qu'on est souvent battu, frappé et moqué. Et moqué par nos cousins les chevaux, ceux qui dans la famille ont réussi et qui nous regardent de haut. Portant des gens importants, ils parquent et ils se croient eux-mêmes importants. Ils pensent toujours que lorsque quelque chose d'extraordinaire arrive, ils doivent être de la partie. Et pourquoi donc, dites-moi ? Eux, on les soigne, on les admire, on dit d'eux qu'ils sont la plus belle conquête de l'homme. Peut-être, après tout. Mais je vais vous dire un secret : nous, les ânes, nous sommes la plus belle conquête de Dieu. Mais si, ne riez pas. Ce n'est pas moi qui l'ai dit, c'est mon grand-père. Je vais vous expliquer. Vous le savez, notre vie est souvent monotone : monter, descendre, porter, tirer, attendre et s'ennuyer. Alors quand quelque chose d'étrange nous arrive, sûr qu'on s'en souvient.

C'est arrivé à mon grand-père, bien avant que je sois né. Mais il me l'a si souvent raconté que c'est comme si je l'avais vécu moi-même.

Un matin, le maître est venu le chercher à l'étable. Pour grand-père, c'était une journée comme une autre, on allait encore le louer à des gens pour monter, descendre,

porter ou tirer et prendre des coups. Dans la cour, un couple attendait. L'homme semblait fort, par contre la femme paraissait fatiguée et même on aurait dit qu'elle était enceinte. On a beau être des ânes, ces choses-là on les comprend. Grand-père se dit qu'il lui faudrait marcher lentement, plus lentement qu'à l'accoutumée et faire attention en trottant de ne pas trop se balancer pour que la femme sur son dos ne soit pas malade. Le voyage fut assez long, trois jours peut-être, mais le couple était gentil avec grand-père aussi le trajet ne lui fut pas pénible. Il ne se souvint pas d'avoir pris un seul coup. Ils arrivèrent la nuit tombée dans un petit village. La maison du pain qu'il s'appelait le village. Et bien vous ne me croirez sans doute pas, mais il y avait tellement de monde dans le village que le couple dut se réfugier dans une étable. Vous vous rendez compte, grand-père a dû partager sa paille avec l'homme et la femme.

Pendant la nuit, la femme s'est sentie mal et l'homme était inquiet, l'enfant semblait vouloir sortir. Mon grand-père n'avait jamais vu naître un enfant. Des ânonnais oui, mais un enfant jamais. Il s'est toujours montré discret sur la naissance elle-même, mais une chose l'avait frappé qu'il redisait souvent : «Tu vois, petit, quand il est né, il était nu, tout nu, tellement que j'avais froid

pour lui. Je lui aurais bien donné de ma fourrure». L'homme prit l'enfant qu'il enveloppa de linge et le posa dans la mangeoire juste sous le museau de grand-père.

Ici, le récit de grand-père devient un peu chaotique et désordonné et je ne sais s'il a rêvé ou s'il arrange un peu son histoire. Il dit que des bergers sont arrivés pour adorer l'enfant, — ça, je veux bien le croire, les bergers ne sont pas très instruits — puis que des savants venus d'Orient se sont penchés sur la mangeoire pour admirer un roi, comme ils disaient — ça, c'est plus difficile à croire, mais comme c'étaient des étrangers alors... Et surtout grand-père affirme avoir vu des anges, et pas un seul, mais des milliers chantant Alléluia — ça, c'est proprement incroyable. Les hommes ont tant de peine à voir des anges, alors qu'un âne en voit des milliers... Ensuite, il dit qu'ils ont dû partir en toute hâte et qu'ils se sont enfuis en Egypte. Il y serait resté quelques mois avec eux avant de remonter auprès de son maître. Mon grand-père dit n'avoir fait que son travail d'âne et pour lui rien n'a vraiment changé. Il a dû, de longues années encore, monter, descendre, porter, tirer, attendre et s'ennuyer, mener une vie d'âne, quoi. Mais d'avoir porté l'enfant et sa mère avait changé son regard sur les choses et la vie. Et chaque fois que le maître venait le

chercher, il avait le secret espoir de voir l'enfant, ou l'homme maintenant, et de le porter encore. Pour grand-père, c'était sûr, il avait vu et porté Dieu. Et comme Dieu ne s'annonce pas comme ça, en criant : «Je suis Dieu» ou en l'écrivant sur une pancarte avec des lettres grandes comme ça, grand-père avait décidé d'accueillir tout ceux qu'il porterait comme il avait accueilli la première fois l'homme et la femme. Il disait : «On ne sait jamais. Qui aurait deviné que dans l'étable, il y aurait les savants, les bergers et même les anges de Dieu ?» Lorsqu'il se rappelait, ses yeux brillaient d'une lumière incomparable et j'aurais bien aimé contempler ce qu'ils voyaient alors.

Mon grand-père n'est plus depuis quelques années, mais il m'a laissé une recommandation solennelle : «Petit, monte, descends, porte, tire, attends et même ennuie-toi, mais toujours comme si tu allais voir Dieu apparaître, comme un homme». Je le lui ai promis, même s'il m'est difficile de croire à tout ce que grand-père a dit et vu. Je le lui ai promis, même s'il m'est impossible de croire que Dieu puisse me donner des coups pour que j'avance plus vite.

Ce matin, deux hommes sont venus me chercher dans le pré. Mon maître n'était pas là. J'ai trouvé cela étrange, mais je n'ai rien fait, un coup est si vite parti. Les deux hommes ont posé sur moi leur manteau et m'ont conduit vers leur maître qui gentiment s'est assis sur moi. Depuis que nous marchons vers la grande ville, je n'ai reçu aucun coup et même je sens parfois une main passer dans ma crinière. J'ai plein de questions dans la tête et la foule qui crie m'empêche de me concentrer. Je dois faire attention où poser les sabots, ne pas glisser ni trébucher. Les questions tournent dans ma tête d'âne : «Qu'est devenu l'enfant que grand-père avait porté et qu'on avait salué comme un roi ? Qui est l'homme sur mon dos que l'on salue comme un roi ? Qui sont ces hommes à la mine sérieuse et renfrognée et qui complotent un jour de fête ? Que deviendra l'homme sur mon dos ?» J'ai beau être un âne, je sens bien que quelque chose va arriver, qu'un malheur est proche, mais je ne sais pas quoi. Alors je fais simplement mon travail d'âne, monter, descendre, porter, tirer et peut-être qu'un jour on dira que c'est Dieu que j'ai porté, oui, que c'est Dieu que j'ai porté.

Bernard Bolay